2me ANNÉE—No 4 LE NUMÉRO, 8 CTS SAMEDI, 16 MAI 1903

Le Journal de Françoise

(GAZETTE CANADIENNE DE LA FAMILLE)

PARAISSANT DEUX FOIS PAR MOIS

DIRECTRICE : R. BARRY

Dire vrai et faire bien.

ABONNEMENT :
UN AN - - - - - $2.00
SIX MOIS - - - - - 1.00
Strictement payable d'avance.

REDACTION et ADMINISTRATION
80, Rue Saint-Gabriel, Montréal.
TEL. BELL MAIN 999

A L'ETRANGER :
UN AN - - Quinze francs.
SIX MOIS - - - 7 frs 50.
Strictement payable d'avance.



SOMMAIRE

IMPRIMERIE A. P. PIGEON, 1595-1597 RUE ONTARIO

2ME ANNÉE—No 4 SAMEDI, 16 MAI 1903

Le Journal de Françoise

(GAZETTE CANADIENNE DE LA FAMILLE)

PARAISSANT DEUX FOIS PAR MOIS

DIRECTRICE : R. BARRY

Dire vrai et faire bien.

ABONNEMENT :	REDACTION et ADMINISTRATION	A L'ETRANGER :
UN AN - - - - - $2.00	80, Rue Saint-Gabriel, Montréal.	UN AN - - - Quinze francs.
SIX MOIS - - - - - 1.00	TEL. BELL, MAIN 999	SIX MOIS - - - - 7 frs 50.
Strictement payable d'avance.		Strictement payable d'avance.

Poesie Posthume

Je crois que Dieu, quand je suis né,
Pour moi n'a pas fait de dépense,
Et que le cœur qu'il m'a donné
Etait bien vieux dès mon enfance.

Par économie, il logea
Dans ma juvénile poitrine,
Un cœur ayant servi déjà,
Un cœur flétri, tout en ruine.

Il a subi mille combats,
Il est couvert de meurtrissures,
Et cependant je ne sais pas
D'où lui viennent tant de blessures.

Il a les souvenirs lointains
De cent passions que j'ignore,
Flammes mortes, rêves éteints,
Soleils disparus dès l'aurore.

Il brûle de feux dévorants
Pour de superbes inconnues
Et sent les parfums délirants
D'amours que je n'ai jamais eues !

O le plus terrible des tourments
Mal sans pareil, douleur suprême !
Sort sinistre ! aimer follement
Et ne pas savoir ce qu'on aime.

HENRI-CHARLES READ,
(*Mort à dix-huit ans*).

Lettre d'Ottawa

Ottawa, mai 1903.

MES lectrices auront, je le crains, beaucoup d'hésitation à me pardonner de remplacer, pour cette quinzaine, leur correspondante favorite, Yvette Frondeuse. Je m'empresse de ramener leur bonne humeur en leur assurant que son absence ne sera pas de longue durée, et que, bientôt, elle reprendra sa plume, cette gentille Yvette, qui ne regarde la vie qu'à travers de si jolis verres roses.

Pour ne déranger en rien l'ordre tracé par notre mystérieuse correspondante, je vais continuer, sur son exemple, à concentrer les idées vers ce foyer d'attraction affriolant, qu'est, à Ottawa, le Parlement.

Il y a des résidents dans la capitale qui m'ont déclaré qu'ils n'assistaient pas à une seule séance de la Chambre pendant toute la session.

Pourtant, la députation vue de haut —je veux dire de la galerie—n'est pas dépourvue d'intérêt, et je ne sais vraiment pas comment on peut se priver d'une distraction aussi facile qu'attrayante.

Pour ma part, j'ai assisté aux délibérations de nos législateurs autant de fois qu'il m'a été possible de le faire, et toujours avec un plaisir nouveau.

Non pas que les discours soient émotionnants ou les sujets palpitants, mais l'étude de l'ensemble est profitable, sans compter qu'il est pour le moins captivant d'essayer à lire dans la physionomie, vive ou éteinte, intelligente ou placide des uns et des autres, jusqu'à quel point est justifiée a sagesse du *vox populi*.

Des gens qui s'en soucient encore du *vox populi*, ce sont les députés eux-mêmes. Quand vous les voyez se lever en Chambre et débiter un interminable discours, sur l'air d'un vieux notaire récitant un testament, c'est le *vox populi* qui est visé et nullement l'opinion de ses collègues, qui ne l'entendent certes pas, du fond de la tabagie où ils se sont, pour la plupart, refugiés.

Ce que l'orateur d'occasion désire seulement, c'est que le Hansard reproduise ses oraisons et qu'il se charge ensuite de les mettre en brochurettes, puis de les distribuer généreusement aux quatre coins de son comté, pour le plus grand orgueil de ses électeurs. Et chacun y va ainsi de son petit verbe de gloire.

Pauvre littérature parlementaire! Je puis la résumer presque toute en un seul mot: *therefore*. Combien de fois cette locution se présente-t-elle au cours de la phrase? Je renonce à en faire l'addition, je sais seulement que le chiffre est énorme.

Cependant, *therefore* a un concurrent sérieux. C'est: *my honorable friend*. Ceci au moins offre un côté plaisant, car, dans la chaleur de la discussion, il est typique d'entendre ces mots d'amitié respectueuse se heurter constamment, sur les lèvres, avec les mots blessants, les allusions malignes, les démentis plus ou moins polis. Le contraste, comme vous le voyez, ne manque pas de pittoresque.

Rien de tel comme ces généreuses aménités pour accrocher l'attention. Tout le monde, la galerie aussi bien que la députation, est ravi de la diversion dans la monotonie d'un exposé de chiffres, par exemple, et c'est heureux, car, ces passe d'armes entre deux "honorables amis," prêts à s'arracher les yeux faute de cheveux souvent, soulèvent de son dodo, une droite somnolente. Puis, quand les situations se corsent, chaque côté se redresse prêt à applaudir son lutteur. Les battements de mains ne faisant pas assez de bruit, on claque bruyamment le couvercle de son pupitre. Les *hear! hear! order, order*, se croisent dans toutes les directions, à propos de tout, à propos de rien. Que va-t-il advenir, grand Dieu! Soudain un des deux adversaires s'échappe d'une situation dangereuse par une saillie; la Chambre, détendue du coup, se met à rire comme une petite folle.

L'orage ne laisse déjà plus de traces. . . .

J'ai eu le désir vif de promener ma rage de psydrologie jusqu'au Sénat.

M. le président de la Chambre, à qui je communiquai ma louable intention me donna cet avis précieux :

—Soyez au Sénat à trois heures précises — moment de l'ouverture — car à trois heures et cinq minutes, on ajourne.

Je répétai quelques instants plus tard, ces paroles à un groupe de sénateurs.

—C'est nous qui sommes les maîtres, s'écria, avec un geste de suprême dédain, le sénateur Dandurand, et dès demain, je propose qu'on ajourne le Sénat jusqu'à fin de mai.

Et ils ont ajourné. Ce qui fait que je n'ai pas d'impressions à vous communiquer sur leur compte.

***

De tous les édifices parlementaires, celui qui m'attire et me retient davantage, c'est la Bibliothèque. Retraite délicieuse, oasis savoureuse où l'on voudrait passer le plus de sa vie possible.

Le livre, n'est-ce pas le meilleur ami, le moins égoïste, le plus constant, celui qui ne se blesse jamais d'un délaissement, que vous retrouvez toutours souriant et tendre, sérieux ou gai, bon et serviable comme vous l'aviez laissé? Sans arrière pensée, il vous donne la science qu'il possède, la sympathie qu'il vous faut, et si vous savez être sage, il vous consolera de tout. . . .

Les bienfaits d'une bibliothèque, se peut-il qu'on puisse les mésestimer!

C'est au milieu des livres, dont la seule vue inspire dans cette atmosphère sympathique, que j'ai appris la mort du projet de la bibliothèque publique de Montréal. Et j'ai songé, l'âme un peu triste, aux rétributions terribles que prépare forcément cet esprit d'étroitesse et d'intransigeance. Ah! nos édiles se sont taillé là de belles verges qui nous donneront un jour mal à leurs épaules.

On pourra difficilement me persuader que M. De Celles et son assistant, M. Sylvain, n'ont pas été créés et mis au monde pour être des bibliothécaires. On doit naître bibliothécaire comme on naît poète. C'est une vocation cela, car, pour occuper cette fonction, ce n'est pas tout de posséder le savoir, il faut, de plus, joindre la courtoisie, l'obligeance et la belle humeur.

On comprend encore mieux l'avantage de ces qualités par le contraste frappant qu'offre, à cet égard, le bibliothécaire anglais.

M. Griffin se sert des livres qu'il a autour de lui — en cela il n'a pas tort — pour y puiser les renseignements dont il a besoin pour ses articles dans les magazines anglais. Pourquoi voudrait-il enlever ces privilèges à ceux qui y ont autant de droits que lui?

M. Griffin oublie un peu trop que la Bibliothèque du Parlement est la chose publique, subventionnée par le public, dont il n'est, en somme, que le serviteur. Lors donc que les personnes qui fréquentent la Bibliothèque n'ont pas l'heur de lui plaire, il doit imiter la sagesse de ceux et de celles qui ont le désavantage de le voir: les tolérer et garder pour lui seul ses antipathies.

La lectrice naïve va sans doute croire que le gouvernement mettra bon ordre à cet état de choses dès qu'il en sera averti; elle commet là une grave erreur.

Les libéraux sont de bons zigs qui, pour suivre de trop près la maxime évangélique: faites aux autres ce que vous voudriez qu'il vous fut fait à vous-mêmes, traitent leurs adversaires avec les plus grandes considérations.

Ceux-ci auraient bien tort de désirer le pouvoir, ils en ont tous les agréments — les faveurs — sans les ennuis de la critique. A eux, les augmentations d'émoluments, la plus riche provende, la meilleure place au râtelier.

Ceux qu'il faut blâmer, ce ne sont point les ministres comme les libéraux qui n'emploient leur influence que pour forcer les gouvernements à placer M. Un Tel—bleu comme la poule à Simon — parce qu'il est le cousin de son beau-frère, ou qui fera doubler le traitement de tel fonctionnaire civil—conservateur aussi—parce que celui-ci manifeste l'intention d'épouser sa fille, — ce qui, entre parenthèses, est plutôt une excuse qu'une raison.

Quelqu'un, l'autre jour, reprochait devant moi, à un député, d'avoir

nommé à une jolie position un individu très reconnu pour ses idées ministérielles.

—Ah ! dit le député d'un ton convaincu, vous ne savez pas ? il a pour voisins des libéraux si dévoués !

***

Une lettre d'Ottawa ne serait pas complète, je le suppose, sans quelques mondanités. Le carnet, pourtant, sera bien mince, car la série des diners officiels est à peu près épuisée et la température met son *veto* aux réunions dans les salons clos.

Puis, le vaste appartement de la présidence étant rendu désert par l'absence de Mme Brodeur, la note de gaieté, toujours soutenue, qu'on y entendait vibrer, a cessé de réjouir les échos parlementaires.

Mais, Mme Carroll, que des deulis successifs avaient condamnée à la reclusion pendant quelques années, a fait son début, durant la quinzaine qui vient de s'écouler dans les mondanités de l'officialité. Dans le cadre seyant de la grande salle des banquets du Sénat, Mme Carroll a donné un déjeuner de vingt-quatre couverts, et tout le monde sait maintenant avec quel goût distingué et dans quelle perfection, la femme du Solliciteur Général organisera ses réceptions.

Parmi les concitoyennes qui nous feront encore honneur à la capitale, je nomme Mme Jules Tessier dont le mari vient d'être nommé sénateur à la satisfaction de ses nombreux amis. Et dans la liste des visiteurs à Ottawa, je relève les noms de Mme A. Turgeon de Québec, et de Mme F. D. Monk, qui, en sa qualité de femme du chef de l'opposition canadienne-française, s'intéresse à tous les débats qu'elle suit avec une attention et une régularité exemplaires.

FRANÇOISE.

Que pensent les lectrices du JOURNAL DE FRANÇOISE de cette opinion de Ruskin : " Vous élevez vos filles comme si elles devaient être des bijoux d'étagères, et vous vous plaignez ensuite de leur frivolité Donnez-leur les mêmes avantages que vous donnez à leurs frères, faites appel aux mêmes grands instincts de vertu, et enseignez-leur aussi que le courage et la franchise doivent former la base de leur être.

Etude sur la Femme Canadienne

(Le goût des essais psychologiques est tellement prononcé que nous croyons devoir ressusciter, à l'intention de nos lecteurs, un travail écrit il y a une douzaine d'années déjà, mais qui a conservé toute sa fraîcheur. Cette étude avait, on se le rappelle, valu à son auteur le premier prix dans un petit concours littéraire en 1888.)

HÉRODOTE, l'un des premiers écrivains du monde, raconte que Psammitichus, roi d'Egypte, imagina un moyen très ingénieux de mettre fin à une vieille controverse entre ses sujets et les Phrygiens qui, les uns et les autres, se disputaient l'honneur d'avoir été les premiers habitants de la terre Il fit enfermer deux enfants nouveaux-nés séparément dans des huttes isolées, sous la garde d'un pâtre qui avait défense absolue de ne jamais prononcer une parole devant eux, et qui devait seulement leur porter tous les jours un peu de nourriture et rapporter fidèlement au roi les premiers monosyllabes tombés de leurs lèvres.

Ce régime avait duré deux années, lorsqu'un jour le pâtre, en faisant sa visite aux deux petits captifs, fut étonné d'entendre l'un et l'autre articuler d'une voix plaintive les mêmes syllabes : " Békos. " Le roi, instruit de l'incident, fit rechercher par ses savants l'étymologie de ce mot inconnu aux Egyptiens, et l'on ne tarda pas à découvrir que, dans l'idiôme populaire des Phrygiens, " békos " signifiait *du pain*. C'est ainsi que deux naïfs bébés, au sortir du berceau, résolurent à leur insu un problème sur lequel s'étaient cassées jusque-là les plus fortes têtes de l'époque.

La morale de cette légende, c'est que la nature laissée à elle-même, tranche bien des nœuds gordiens en apparence inextricables. Nous en avons un exemple sous les yeux. Nos hommes d'Etat travaillent depuis longtemps à la création d'une nationalité artificielle au Canada. Voilà plus de deux siècles que deux grandes races navales apportent sur notre coin d'Amérique leurs traits distinctifs, leurs mœurs, leurs traditions, leurs aptitudes, leurs cultes divers, et ce long frictionnement n'a cependant pas encore achevé d'user les angles et les anfractuosités. L'engrenage est toujours imparfait ; à chaque tour de roue se produisent des grincements et des entrechoquements qui menacent de détraquer la machine entière. Entre nous, on connaît bien la véritable raison de cet insuccès ; l'indépendance politique seule aurait pu former ici un peuple distinct, comme nos grands voisins de la République Américaine, mais il paraît que l'indépendance est du fruit défendu auquel nous ne devons pas même songer.

Or, que voit-on ? Ces mêmes hommes qui, à les entendre, sont les protagonistes de la fusion nationale, passent leur temps à se provoquer mutuellement sur la place publique où les appellent leurs devoirs d'état. On les retrouve à certains jours de l'année formant des groupes à part et des processions qu'une double haie de spectateurs regardent curieusement défiler, promenant des symboles assurément respectables, mais exotiques ; tantôt c'est la cocarde tricolore, tantôt la harpe et le trèfle vert, d'autres fois le chardon d'Ecosse ou le bouton de rose anglais ; chaque groupe a son saint à lui tout seul et n'en démord pas, les Anglais ont saint Georges à cheval ; ces pauvres Irlandais saint Patrice mitré, mais à pied ; les Ecossais saint André. On dirait des exilés regrettant la patrie absente. Je ne déplore pas, je constate. Seuls, les Franco-Canadiens semblent en avoir bravement pris leur parti ; ils marchent en avant de tous dans la création du nationalisme canadien, ils ont adopté des emblèmes indigènes, la feuille d'érable, le castor. L'Anglais vient faire fortune ici, puis retourne dans son pays ; l'Ecossais taciturne semble absorbé par le souvenir de ses montagnes et de ses grands lacs ; l'Irlandais dépose ses économies là-bas, à la banque du " Home rule " ; seul, le Franco-Canadien, tout en conservant un autel au fond de son cœur pour le culte de sa

mère-patrie, a rompu tous les vieux liens de famille et ne parle jamais de retourner en France. Il est entre tous le précurseur de la nationalité canadienne.

Mais il y en a un autre encore plus puissant que lui. Dans notre fourmilière cosmopolite, il est un élément qui travaille plus efficacement, à son insu peut-être, comme les deux bébés égyptiens, à la solution du problème. C'est la femme, reléguée sous le toit domestique, d'où elle ne sort qu'à de certaines heures et par exception. Sa mission la retient au logis pendant que le travail appelle l'homme au dehors. La communauté de langue et de religion n'existant pas ici, le seul sentiment qui puisse nous réunir tous, c'est l'amour de notre commune patrie, et la patrie commence au foyer, royaume de la femme. Elle y reste seule avec ses enfants, copie d'elle-même; elle y fait la première éducation—la plus durable—des nouvelles générations. Tout entière à ses nobles devoirs d'épouse et de mère, elle subit de plus près que l'homme l'influence assimilatrice de notre grande et vivifiante nature canadienne. Rien, autour d'elle, n'excite son âme aux ressentiments patriotiques; qu'elle porte un nom français ou anglais, son devoir est d'adopter les traditions ou les coutumes de sa race aux conditions climatériques de la latitude sous laquelle elle doit passer sa vie. Toutes ces industrieuses ménagères, quelle que soit leur origine, subissent donc ici les mêmes influences, partagent les mêmes soucis, les mêmes devoirs, éprouvent les mêmes besoins, achètent la même marchandise, apprêtent les mêmes aliments, cousent de leurs mains les mêmes vêtements appropriés au climat. Il y a parité de situation et par suite unité de sentiment. Voilà pourquoi, lorsqu'il n'y a encore au Canada que des Français, des Anglais, des Irlandais, des Ecossais, quelques Mennonites, voire même des Belges et des Allemands avec quelques Crofters en perspective, on peut déjà dire qu'il y a des Canadiennes.

En ramenant ainsi à un type unique nos mères, nos épouses et nos filles, j'entreprends la tâche de le définir, d'en faire l'analyse, d'en dessiner au moins les grandes lignes. La première chose qui me frappe, c'est que les conditions de l'existence ne sauraient être, dans un pays comme le nôtre, où il y aurait place pour deux cents millions d'habitants et où il n'y en a que cinq millions, ce qu'elles sont dans les sociétés cinquante fois plus denses de l'Europe. La rigueur de nos saisons, les grandes distances à parcourir, les longues et cruelles séparations, la dispersion des familles, la nécessité d'improviser sans cesse, de se créer des moyens de subsistance, l'isolement par petits groupes, tout cela doit exercer une influence particulière sur les caractères, cultiver et mûrir précocement les facultés du cœur et de l'esprit; la première conséquence d'une pareille situation doit être de développer un esprit de sacrifice et d'ingéniosité dont les Européens, vivant à l'étroit, ne peuvent se faire une idée juste, à moins de goûter par eux-mêmes à notre rude existence. Si cette épreuve est décisive pour l'homme, combien plus l'est-elle pour la femme, cet être délicat et frêle? Aussi la Canadienne se distingue-t-elle entre toutes les femmes par deux qualités maîtresses: le dévouement et l'industrie, qu'elle possède avec une égale intensité, à la dernière puissance. Si la vertu recevait sa récompense sur cette terre, les prix Montyon et les rosières seraient chez nous un article fort ordinaire, et non l'exception comme ailleurs.

Il y a de la sœur de charité chez toutes nos femmes. Toutes les vocations de l'existence sont pour elles autant d'apostolats auxquels elles se dévouent avec une abnégation surhumaine. Les grandes fortunes étant rarissimes chez nous, il faut bien que ces pauvres enfants envisagent la vie dans toute sa prosaïque réalité et engagent bravement la lutte à leur corps défendant. La jeunesse, pour elles, ne dépasse guère la vingtième année et les riantes illusions de cet âge se déflorent vite au contact de nos hivers. La gracieuse et rougissante jeune fille passe sans transition au rôle d'épouse et de mère, et son dévouement la brise vite s'il ne la tue pas du coup. Et ne lui parlez pas du divorce, qui ne saurait entrer dans nos mœurs: la preuve, c'est que, bien que la majorité soit protestante au Canada, et que le divorce y soit légalisé, il s'en présente deux ou trois cas sérieux par année en moyenne, ce qui n'est pas à comparer avec la statistique de coups de canif des pays protestants en général.

De quel sentiment d'inexprimable pitié ne vous sentez-vous pas envahi à la vue de tout être qui souffre sans espoir, de la victime marquée du sceau fatal de la destruction, que ce soit une jeune fille phtisique que chaque jour éloigne de la vie, un soldat qui marche au feu ou même un criminel qu'on traîne à l'échafaud! La vie de la femme est pleine de ces moments d'angoisse suprême. Pour donner la vie, elle brave la mort avec autant d'intrépidité que le plus courageux des hommes, et je n'avance rien de trop en disant que sous ce rapport la Canadienne a des états de service exceptionnels qui lui méritent d'être citée à l'ordre du jour plus souvent que le commun des mortelles.

Non, il n'y a pas de mots dans la langue pour rendre fidèlement la qualité maîtresse et distinctive de la femme canadienne, esclave du devoir jusqu'à l'héroïsme.

J'ai connu une jeune fille frêle, une belle blonde élégante, faite pour la vie facile des villes; courtisée par un joli garçon sans ressources, elle l'épouse et bientôt, en vertu de la règle inflexible: qui prend mari prend pays, compliquée du "primo vivere," il faut aller s'enfoncer dans la forêt; elle obéit sans murmurer, dissimulant sous un sourire héroïque ses angoisses intimes, et aujourd'hui,—après quelques années de séparation,—qui reconnaîtrait dans la femme fortifiée, mûrie, mais brisée par les privations, les ennuis et le travail, habitant une modeste cabane dans les prairies du Nord-Ouest, la brillante mondaine de jadis? Voilà une brave petite Canadienne, et c'est un cas tout ordinaire.

J'ai connu une femme, mariée à un malheureux ivrogne qu'on lui rapportait périodiquement chaque semaine, bestialement couché au fond d'une charrette dans l'état le plus hideux. Ce que cette femme dût souffrir, Dieu seul le sait, car jamais personne ne surprit un murmure ni une plainte sur ses lèvres. Ses forces se décuplaient alors; elle prenait tendrement dans ses bras son ignoble mari et le portait dans son lit par une porte dérobée

pour épargner une douleur et un scandale à ses enfants; elle passait des nuits à son chevet, le réconfortait à force de soins et de tendresse, et se sentait toute fière de paraitre à son bras quand il pouvait se tenir debout. Jamais, du vivant de cette femme, on ne connut son martyre, et cependant elle est morte d'une maladie du cœur, c'est à-dire de peine. C'était encore une Canadienne.

La Canadienne est de ces natures fortes qui restent fidèles jusqu'à la mort et dont l'adversité retrempe le cœur ; de celles dont le noble exemple est le plus beau plaidoyer en faveur de la vertu de la femme, capital malheureusement fort déprécié de nos jours : pour elle, l'amour est moins une passion qu'un devoir sublime et fatal. Celui auquel elle a lié sa vie fût-il le plus grand criminel, elle ne cessera pas de l'aimer, ne reculera pas devant l'implable solidarité qui, en rivant parfois le sort de l'innocent à celui du coupable, fait double victime ; elle voudra partager le déshonneur, la peine de son compagnon, fera agenouiller ses enfants et priera pendant le procès, et ira, voilée de noir, se prosterner dans quelque sanctuaire écarté pour répandre son âme avec ses larmes aux pieds du Christ et de la Mère des douleurs, pendant qu'on traînera son époux au pénitencier ou à l'échafaud.

Cette pauvre femme, l'épouse d'un voleur, qui, l'autre jour, allait à la prison porter à son mari des outils ingénieusement dissimulés au fond d'un panier de friandises, et qui éclatait en sanglots déchirants lorsque le geôlier découvrit sa généreuse supercherie, c'était encore une Canadienne.

Mais ce serait calomnier nos charmantes compatriotes que de les représenter exclusivement comme des souffre-douleurs. Elles ne sont pas plus sentimentales qu'il ne faut ; leur intelligence vaut leur cœur. Elles savent au besoin être ce que le monde appelle des personnes accomplies, des ornements pour la société, des élégantes. Elles ne se mettent pas en campagne pour réclamer les droits de la femme, elles les exercent tout bonnement par l'ascendant que leur donnent l'enjouement et la grâce sur les hommes qu'elles attirent dans leurs salons et y retiennent par une stratégie plus savante que celle de Napoléon Ier sur le champ de bataille. La femme est chez nous l'oracle suprême du bon ton et des belles manières ; son opinion fait loi en ces matières au-dessus de la portée de ces messieurs, en général trop absorbés par les affaires. Sans avoir l'air d'y toucher—et c'est du grand art—elle exerce aussi une incontestable influence sur la politique, et l'homme d'Etat qui a mis publiquement son gouvernement sous le patronage des dames peut se flatter d'avoir eu une heureuse inspiration, car il est désormais invincible.

Mais aussi il est bon d'avoir la Canadienne pour soi, car elle a décidément l'instinct du beau. Je ne choisis mon modèle, ni au sommet, ni au bas de l'échelle, ni sur les marches du trône—ces degrés heureusement n'existent pas chez nous—ni dans la sphère rustique, mais je le prends au hasard da s notre bon juste milieu bourgois, et je dis que, sans aucune notion d'esthétique la première ingénue venue saura faire à l'indiscret qui voudra la taquiner sur une question d'art un cours tellement clair et concluant qu'il n'y reviendra plus.

Prend-elle une plume, que de fautes de ponctuation !—c'est là son défaut, on néglige évidemment les points-et-virgules au couvent — mais que de jolies choses elle sait mal dire ! Ce qu'elle voit, elle le peint et vous le fait voir. L'une de ces Sévignés, me racontant un jour son voyage en pays étranger, trouva le moyen de décrire un édifice en deux mots : "J'entrai, disait la lettre ; l'endroit était charmant ; c'était une chapelle toute blanche et rose..." Blanche et rose ! cela ne défie-t-il pas la photographie !

Quand elle chante ou fait chanter le piano, elle commet peut-être quelque faute, mais en musique les fautes de ces dames sont pardonnables. Mais quand elle se mêle d'être artiste, les séraphins seraient assurément trop heureux de lui tourner les pages, le monde n'est pas alors assez grand pour son génie : témoin, l'Albani, cette sublime Emma Lajeunesse, que j'ai connue toute petite, et dont les succès européens m'enorgueillissent en conséquence.

Au physique, la Canadienne n'a pas la beauté géométrique ; mais elle est généralement ce qu'on appelle une jolie personne. Ni petite ni grande, comme dit une romance d'Ernest Lavigne, elle n'est pas toute en hauteur comme les Anglaises, qui sont d'adorables créatures quand elles renoncent à se faire cartes de modes et se contentent d'être belles ; en revanche, elle a la rondeur et le potelé qui manquent si déplorablement à son altière rivale, fatalement destinée à devenir sur ses vieux jours osseuse et anguleuse, quadrangulaire, rectangulaire et perpendiculaire, comme dirait M. Arthur Buies. Autres contrastes frappants entre ces deux aimables types : jeune fille, on reconnait la Canadienne en public à son maintien réservé ; c'est plus fort qu'elle, quand elle le voudrait, elle pourrait contrefaire, mais non imiter les allures hardies des jeunes Anglaises, qui emplissent la rue de leur rire musical et de leurs monosyllabes sonores. A propos de rire, un qui se dit connaisseur me souffle à l'oreille que l'Anglaise parle verticalement en "a", et la Canadienne horizontalement, en "e" ; je ne me charge pas d'expliquer ce phénomène.

Autre problème : la Canadienne est-elle brune ou blonde ? A chacun d'observer autour de soi ou de compulser les dossiers de ce qu'on est convenu d'appeler ses péchés de jeunesse ; il y retrouvera peut-être des bribes de poésie de cette force :

> Elle est, sans nul atour,
> Plus belle que le jour,
> Celle que mon cœur aime.
> Ses yeux sont des miroirs
> Et ses longs cheveux noirs
> Lui font un diadème.

Mais alors elle est brune ?... Attendez ; voici le début d'un sonnet du même :

> J'ai vu la blonde fille, à la taille d'almée,
> Au teint de fraiche rose, au regard doux et fier.
> Et, je le sens trop bien, cette image d'hier
> Restera dans mon âme à jamais imprimée.

La question restera donc ouverte, à moins que nous ne décidions que la Canadienne est châtaine, l'hiver favorable aux blondes étant si long au Canada, et l'été, la saison des brunes, si chaud ! Sous les neiges de janvier, quand glissent les jeunes filles enveloppées de chaudes fourrures, on dirait des poupées saupoudrées de sucre

blanc ; lorsque, par les soirs de juillet, je les regarde passer et repasser sous les arbres, aux bras de beaux jeunes hommes (ils sont tous beaux à cet âge), ce spectacle est pour moi le songe d'une nuit d'été.

La Canadienne se sent faite pour plaire, mais ne se préoccupe pas de savoir pourquoi. Elle peut être mondaine, elle est rarement légère ; ces dernières sont montrées du doigt chez nous. Quand elle va dans le monde, elle entrebaille certainement sa robe, mais pas à deux battants comme les étrangères. Elle ne pense pas à mal du reste, et, si vous la sermonnez sur ces choses, elle vous regarde avec inquiétude comme si vous vous exprimiez dans un idiôme inconnu. Elle ne cherche pas à devancer son heure et ne demande pas à connaître le mystère de la vie, qu'elle saura, hélas ! assez tôt. Ce n'est que plus tard qu'elle se scandalisera, et c'est alors qu'apparaitront ses petits défauts, car vous en avez quelques-uns, charmantes compatriotes. D'abord vous êtes dévotes, ce qui est le superlatif de la piété, mais on vous pardonnera celui-là, sachant qu'il vous faut être ferventes pour deux. Ce qui est moins excusable, par exemple, ce sont vos instincts prohibitionnistes. Sur certains chapitres, vous n'entendez point le badinage ; vos époux ne feront point ceci ni cela, ils n'iront plus au club, ne fréquenteront plus tel et tel lieu de réunion, parce qu'il fait concurrence au foyer domestique. Vous devriez pourtant être les dernières, mesdames, à croire à la prohibition totale comme moyen de réforme. C'est vieux comme le monde. On en a essayé dans le paradis terrestre, et quel désastre pour les deux sexes, en particulier pour le vôtre ! Qu'on ne nous force donc plus à rappeler d'aussi désagréables souvenirs.

Au reste, quels que soient ses petits défauts, quand vous rencontrez la Canadienne, saluez-la bien bas, messieurs, non de ce geste idiot et automatique par lequel le "dude" ramène vivement son chapeau devant le nez, comme pour vérifier la marque de fabrique au fond de la calotte ; mais saluez-là du fond du cœur, avec cette vieille galanterie gauloise, qui, Dieu merci, n'est pas encore passée de mode en ce pays ; car cette femme qui passe ; c'est la cheville ouvrière de l'unité nationale ; c'est elle qui, du fond du paisible intérieur qu'elle dirige si industrieusement, prépare l'avenir de la race ; c'est elle qui rend le foyer cher aux générations naissantes et leur inspire le courage de le protéger et de le défendre plus tard ; c'est, en un mot, un ange de dévouement qui sait insuffler l'amour, lien sublime qui retient l'homme à la société et sans lequel on retournerait à la vie sauvage.

Ulric Barthe.

Québec.

George Sand et Marie Dorval

Ceci est un fait intéressant et rare. Deux écrivains, Mme Leconte de Nouy et M. Henry Amic, ont mis en commun et réuni les souvenirs qu'ils gardent à ceux qu'ils ont connus et admirés, et que parfois ils se contaient longuement l'un à l'autre.

Tous deux ont pénétré dans l'intimité de grands artistes et de nobles romanciers. De leurs souvenirs, ils ont fait un livre. Voici deux lettres de ce livre. Elles ont été échangées entre une grande artiste dramatique et une femme de lettre illustre. Surtout elles furent écrites par deux mères : Marie Dorval, désespérée, livre ainsi son cœur et ses larmes :

Paris, 12 juin 1848.

Ma pauvre bonne et chère George,

Je n'ai pas osé t'écrire, je te croyais occupée ; et d'ailleurs je ne le pouvais pas ; dans mon désespoir, je t'aurais écrit une lettre trop folle. Mais aujourd'hui, je sais que tu es à Nohant, loin de notre affreux Paris, seule avec ton cœur si bon et qui m'a tant aimée ! J'ai absolument besoin de t'écrire pour obtenir de toi quelques paroles de consolation pour ma pauvre âme désolée. J'ai perdu mon fils, mon Georges ! (c'était son petit-fils qu'elle appelait ainsi). Le savais-tu ? Mais tu ne sais pas la douleur profonde, irréparable, que je ressens. Je ne sais que faire, que croire. Je ne comprends pas que Dieu nous enlève d'aussi chères créatures. Je veux prier et je ne sens que de la colère et de la révolte dans mon cœur. Je passe ma vie sur son petit tombeau. Me voit-il ? Le crois-tu ? Je ne sais plus que faire de ma vie, je ne connais plus mon devoir. Je voudrais et je ne peux plus aimer mes autres enfants. J'ai cherché des consolations dans les livres de prières. Je n'y ai rien trouvé qui me parlât de ma douleur, ni des pauvres enfants que nous perdons. Il faudrait remercier Dieu d'un aussi grand malheur ? Non ! je ne peux pas ! Jésus lui-même n'a-t-il pas crié : "Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'avez-vous abandonné ?" Si cette grande âme a douté, que devenir, nous autres, pauvres créatures ?

Ah ! ma chère, que je suis malheureuse ! C'était tout mon bonheur... Je croyais que c'était ma récompense d'avoir été bonne fille et très dévouée toujours, à toute une famille dont la charge était bien chère.... J'étais si heureuse ! Je n'enviais rien à personne. Je luttais avec courage dans une profession haïssable que je remplissais de mon mieux quand la maladie ne m'arrêtait pas, dans l'idée de rendre tout mon monde plus heureux autour de moi. Les révolutions, l'art perdu, nous étions encore heureux. Mes pauvres petits faisaient des barricades, chantaient la *Marseillaise* ; les bruits de la rue redoublaient leur gaieté. Eh bien ! quelques jours après, ces mêmes bruits aggravaient les convulsions de mon pauvre Georges. Il a eu quatorze jours d'agonie. Il est tombé à nos pieds le 3 mai. Il a rendu sa petite âme le 16 mai, à trois heures et demie du soir.

Pardonne-moi de venir t'attrister, ma chère bonne, mais je viens à toi que j'aime tant, qui as toujours été si bonne pour moi, toi qui es cause (car sans toi cela ne se pouvait pas) de ce beau voyage dans le Midi avec mon fils, ce voyage qui a rétabli ma santé (hélas ! trop), qui a rendu cet enfant si joyeux, qui a rempli de plaisirs, de promenades, de soleil, sa pauvre petite existence sitôt finie.

Je viens encore à toi pour que tu m'écrives une lettre qui donne un peu de force à mon âme. Je te demande donc un secours encore une fois. Les belles paroles qui sortent de ton noble cœur, de ta haute raison, je sais bien où les prendre, mais j'y trouverai un plus grand soulagement si elles viennent de ton cœur au mien.

Adieu, ma chère George, mon amie, et mon nom chéri.

Marie Dorval.

Voici la réponse de George Sand :

Nohant, 16 juin 1848.

Je ne voulais pas croire à cette affreuse nouvelle, qu'on ne m'avait pas donnée pour certaine, et je n'osais pas t'interroger, ma pauvre chère Marie. Ta lettre m'a brisé le cœur. Oui, oui, je comprends ton désespoir et je pleure avec toi cet heureux enfant, béni de Dieu, puisqu'il est retourné vers lui avant d'avoir connu notre triste et affreuse vie. Il est bien heureux, lui ! il n'a vécu que de soins, d'amour, de caresses et de gaieté. Il n'est pas dans le petit tombeau où tu vas pleurer. Il est dans le sein de Dieu Quel que soit son paradis, il est bien là où il est, puisqu'il y est retourné pur comme il en était venu.

C'est Dieu, c'est le foyer du beau et du bon par excellence, qui recueille les âmes envolées d'ici-bas. Il les retrempe pour nous les renvoyer en d'autres temps, ou il les garde à jamais avec lui, où il les conserve dans un foyer de vie éternelle et sans nuage. Qu'en fait-il, en un mot? C'est un secret, et nous ne le découvrirons pas. Mais nous ne pouvons pas penser qu'il n'aime pas ce qu'il a créé, et qu'il ne bénisse pas ce qu'il a aimé. Nous ne pouvons pas comprendre que les objets de notre amour soient plus mal dans son sein que dans nos bras, puisqu'il les a tirés de son sein pour les mettre dans le nôtre. Sois tranquille pour ton enfant. Il est aimé ailleurs en ce moment, et l'amour que tu lui portes toujours, en dépit de la mort, l'accompagne et le protège dans une autre sphère d'existence où il te voit et sourit sans cesse. Pourquoi nous tourmenter? Dieu est juste, il n'est point implacable et vindicatif comme les hommes. Il aime, puisqu'il nous a fait aimants. Il chérit nos enfants puisqu'il nous a douées pour eux d'une tendresse si passionnée. Nous pouvons bien avoir en lui une confiance aveugle, puisque tant d'esprits plus forts que les nôtres se sont endormis paisiblement dans les bras de la mort, il n'y a ni folie ni bêtise à croire à une vie meilleure où vont ceux qui nous quittent et où nous les retrouverons. Il me serait impossible, quant à moi, de ne pas y croire, et ceux que j'ai perdus et aimés me semblent toujours vivants, toujours en rapport avec moi. Ton enfant vit, sois-en sûre : seulement tu ne le vois plus, mais tu le reverras. Si la mort était quelque chose d'absolu, la vie n'existerait pas.

...Sois forte pour tous, ma bonne Marie, afin qu'ils souffrent moins et que la douleur ne soit pas le comble de leur infortune. Il n'y a que le sentiment du devoir qui nous puisse faire accepter la vie après de tels déchirements... Prends courage ; tu n'as pas vécu sans être aimée et sans être estimée sérieusement de ceux qui t'ont connue et qui t'ont vue traverser tant de martyres. Ne désespère pas de l'art : nous traversons une mauvaise phase, mais l'art ne peut pas plus périr que l'humanité.

...Adieu, ma bonne et chère malheureuse femme Pense à Dieu. Ils disent que c'est un rêve ; mais, va, il n'y a de vrai que ce que nous pressentons derrière ce rêve-là. C'est leur bête de vie, c'est leur sot orgueil, ce sont leurs mauvaises passions qui ne sont que des rêves, à ces âmes sans foi qui voudraient nous désespérer. Entre les cagots et les impies, il y a toujours la vérité divine, la bonté divine, l'amour divin, et tout cela nous dédommage de ce que nous entendons en ce monde.

Ecris-moi, et si parler de ton chagrin te soulage, ne crains jamais de m'ennuyer : mon cœur est toujours ouvert à tes plaintes, tu le sais.

Georges Sand.

Balzac a décrit un de ces types, un personnage de haute marque, vantant la bêtise de sa fiancée. " Pour une femme comme elle je serai tout : sa chambre haute, son lord, ses communes (c'était une anglaise), si je savais qu'il en existât une plus bête, je me mettrais en route pour la chercher ! " Au moins celui-là avouait sa petitesse d'esprit.

" Ne jetez pas votre cœur au monde ; le monde est un chien mal dressé qui ne rapporte pas.

V. Cherbuliez.

Il n'est peines d'amour que l'amour ne guérisse.

Réminiscence—Appréhension

A ma fille Marguerite

C'était un jour de juin, un jour plein de [rayons,
D'effluves embaumés, de chants, de brise [douce...
Ton père, toi, ma fille, et moi, tous trois [allions
Dans des chemins bordés d'arbres, de [fleurs, de mousse
Au sein du champ des morts.. Tes enfantins [propos
Troublaient seuls le pieux et douloureux [silence
De ces lieux rapprochant, dans un dernier [repos,
Les humbles et les grands à voisine distance.
Arrivés à l'endroit où dort l'ange envolé,
Ma Cécile, ta sœur, une prière ardente
S'envola de mon cœur, encore inconsolé
Et je te dis ensuite : "Invoque bien l'absente
Qui t'écoute et te voit."

Soudain tu t'écrias :
" Des bonbons ! Des bonbons ! Apporte-[m'en Cécile !"
Enfant ce fut ainsi qu'en ce jour tu prias.
Ta petite âme alors rêvait d'un bien facile :
A trois ans, quelques sous achètent le bon-[heur,
Hélas ! tu grandiras, ta nature bouillante
Convoiteras. peut-être, avec la même ardeur
Des parcelles de joie inconnue et brûlante
Qui toujours laisseraient ton cœur désen-[chanté.
Le bonheur est partout où brille la sagesse
Au-delà tout est faux, tout est fragilité.
Crains et fuis les écueils qui font de la [jeunesse
Un printemps nébuleux....

Toi qui m'appartiens toute,
Toi, dont le front est pur de tous espoirs [troublants
Un jour, atteindras-tu l'âge que je redoute?
Me verrai je moi-même avec des cheveux [blancs?
Ah ! si tu dois vieillir, reste fière et candide
Loin des foules, toujours, marche, ignorant [le mal.
Le monde est un tyran dont la tâche perfide
Est celle de briser tout céleste idéal.
Que mon ange, au séjour de l'éternelle [gloire
Donne l'appui du ciel à tes pas incertains
Et qu'éloignant de toi le doute et le déboire
Le déclin de tes jours ait l'éclat des matins !

Bella.

Montréal, mars 1903.

Dans un restaurant à musique, un dineur à sa femme :

—Il me semble que l'orchestre joue un pot pourri.

Le Gérant (qui a entendu, froissé) —Ici monsieur, tout est de première fraîcheur.

Une Reine des Fromages et de la Crème

(Suite)

IV

Ce fut en fixant, comme fascinée, les énormes boutons de verre qui, en face d'elle, étincelaient sur un vaste buste paré du corsage des dimanches, qu'Ulrique se surprit à établir mentalement toute une échelle de comparaisons : à côté des costumes criards qu'elle avait sous les yeux, elle évoqua la coupe élégante et la nuance "crème tendre" de ceux portés par Thekla et Mélanie au dîner de la villa Flora ; puis, ce furent, en regard : les assiettes pesantes et dépareillées et l'impeccable service de table ; le hideux papier de tenture et les lourdes draperies soyeuses ; la fille essoufflée et toute en sueur qui aidait Mme Badl à contraindre chaque convive à doubler le nombre de tasses de café léger et de part de gâteau cuit à la maison que peut décemment ingérer un estomac ordinaire, et ces maîtres d'hôtel si discrètement corrects de la comtesse Tiefenthal.

Elle s'en voulait, la pauvre enfant ; elle se demandait par quelle fatalité il fallait qu'elle considérât ces braves et honnêtes gens, si bien intentionnés, avec des yeux semblables à ceux dont les Minart et les Tiefenthal l'avaient vue elle-même ! Pourquoi avait-il fallu qu'il lui fût révélé ce luxe, dont elle sentait se réveiller en elle l'instinct inné, puisqu'elle n'avait aucun espoir de le posséder jamais ?

En quittant enfin les Badl, après la longue épreuve qu'il avait fallu jusqu'au bout subir, elle pensa :

"J'appartiens aussi peu à ce monde-là qu'à l'autre. Il n'y a place pour moi nulle part, comme si je n'avais pas le droit d'exister."

Si Ulrique eût été moins jeune, d'âme moins forte, moins confiante en sa juvénile énergie, cette constatation l'eût sans doute aigrie ; mais elle se dit que, si le sort était rude envers elle, elle saurait lutter contre le sort, marcher tête haute vers l'avenir et ne pas se laisser vaincre, malgré tout, dans le combat que ne pouvait manquer d'être sa vie !

Les Minart et les Badl n'étaient pas les seuls parents d'Ulrique. A un dégré moins immédiat existait la famille de sa grand'mère paternelle, mais elle ne savait rien ou presque rien de ces parents anglais. Parmi les papiers de son père, elle avait bien lu plusieurs lettres adressées à sa grand'mère par un sien frère, Sir Arthur Nevyll, qui, à en juger par certains extraits de la correspondance, devait avoir possédé une grande fortune. Il y avait, dans ces lettres, de fréquentes allusions aux deux fils de leur auteur, Gilbert et George, cousins germains, par conséquent, du Comte Emile Eldringen. Une lettre contenait une vieille photographie, toute pâle et presque effacée, représentant deux petits garçons en vestes rondes et grands cols blancs. Au dos, il y avait cette annotation : " Mes fils, Gilbert et George." Souvent Ulrique avait contemplé curieusement ce double portrait.

Depuis la mort de la comtesse Eldringen, mère d'Emile, les relations avaient presque cessé entre les deux familles. C'est par les journaux que le comte avait appris la mort de son oncle, et peu après, il avait reçu une belle bague, souvenir légué par le vieux gentilhomme anglais à son neveu d'Autriche. L'envoi était fait par Gilbert, l'aîné des deux cousins qui l'avait accompagné de quelques lignes brèves, mais amicales.

Tout enfant qu'elle fut alors, Ulrique se rappelait très bien la réception de la bague. Depuis, elle ne savait plus rien de Gilbert ni de George.

Ulrique, comme il a été dit avait dix-neuf ans lorsque son père, usé par les excès de tous genres, après une première atteinte du mal qui ne pardonne pas, vit s'interrompre sa vie errante, pour venir mourir sur un lit de l'auberge du *Soleil d'or* à Glockenau.

V

GLOCKENAU

Le lendemain de l'enterrement, Ulrique s'éveilla, rafraîchie par la première nuit de sommeil ininterrompu qu'elle eût goûtée depuis huit jours. Le soleil se levait une hirondelle frôla la fenêtre d'un léger coup d'aile, qui semblait à la fois un reproche et un appel. Ulrique s'assit sur son lit et plongea par la fenêtre des regards qui, pour la première fois depuis une longue semaine, avaient conscience de ce qu'ils voyaient, et ce qu'elle voyait était si brillant sous les rayons de soleil et si frais sous la rosée du matin, si souriant, si reposant, et d'un vert si tendre, qu'elle se sentit irrésistiblement attirée vers cette nature si belle. Elle s'habilla rapidement et sortit.

A peine eut-elle quitté le seuil de l'auberge qu'elle s'arrêta et, pendant une minute, contempla et s'orienta.

Le village était situé dans le fond d'une vallée ; la partie haute se rétrécissait pour disparaître en une courbe abrupte, au milieu des collines boisées, tandis que la partie basse s'élargissait graduellement pour se perdre dans une plaine bornée, dans le lointain, par une longue chaine de montagnes. Une petite rivière, descendant de l'extrémité escarpée de la vallée, formait une courbe autour de la rangée irrégulière de maisons qui constituaient la principale partie de Glockenau. C'était moins une rue qu'un amas de fermes grandes et petites, dont les vergers se confondaient, si blancs que, de la plaine au bois, on eût dit un vaste et capricieux champ couvert de neige.

Dans le village avait déjà cessé l'agitation matinale ; les hommes étaient allés aux champs ou dans les bois ; on avait conduit les vaches au pâturage et leurs clochettes faisaient entendre leur tintement vacillant de tous les coins de la vallée. Il y avait des portes ouvertes de tous côtés, des seaux à lait mis dehors pour égoutter le long des murs, des touffes de gentiane bleue dans des pots de faïence sur le bord de quelque fenêtre ouverte ; quelquefois un couple d'enfants, aux joues rebondies et luisantes comme des pommes, déjeunaient sur le pas de la porte et murmuraient timidement un : " Dieu vous bénisse ! " tandis qu'Ulrique traversait le village.

Bientôt elle eût dépassé la dernière maison ; les sapins embaumaient l'air ; l'eau courante chantait. La rivière, qui dans la partie la plus large de la vallée étendait ses eaux si majestueusement, était ici un lutin de la montagne, sautant de roc en roc, joyeux et babillard. De temps en temps un tout petit ruisselet, blanc comme du lait et mousseux comme du champagne, se frayait passage à travers la rive et tombait précipitamment dans la rivière. Plus loin, le bruit d'une roue de moulin commença à se détacher de celui du bouillonnement des eaux. A la porte de la rustique maison du meunier, une femme à l'air bienveillant fit un signe de tête à Ulrique. Passé le moulin, la jeune fille quitta la route et suivit un sentier de forêt bordé de mousse et saupoudré du bronze des aiguilles tombées des sapins. Le bruit de la rivière lui arrivait du lointain ; auprès d'elle, il n'y avait que le cours discret d'un ruisseau qui, à en juger par la largeur de son lit à moitié vide, avait dû, jadis, s'élever à l'importance d'un petit torrent. Un brusque détour du sentier l'amena dans un espace découvert ; là, elle ralentit instinctivement son pas.

Ce n'était pas sans dessein qu'Ulrique s'était éloignée du village ; elle voulait trouver un endroit où elle pût s'asseoir et penser, envisager sa situation et songer à l'avenir. La solitude désirée était trouvée : il avait dû y avoir, en cet endroit, quelque vieux moulin, à en juger par les vestiges de murs écroulés cachés dans un épais fouillis de broussailles, on voyait encore, dans le lit du ruisseau, l'ancienne zone frangée de vieilles herbes mortes sous le poids de vénérables fougères. Sur la rive, un peu plus haut, deux vieilles meules abandonnées à la mousse semblaient deux coussins de velours vert placés côte à côte. A travers une percée dans les arbres, on apercevait les toits du village, en bas, dens le creux de la vallée, à moitié noyés dans l'océan des arbres tout blancs de leurs fleurs. Les montagnes, encore couvertes de neige, ressemblaient à l'horizon à de gigantesques monuments de marbre blanc amoncelés contre le ciel.

Ulrique s'assit sur la plus moussue des vieilles meules. Le lieu invitait à la rêverie, le second siège de mousse semblait, si voisin de l'autre, tout disposé pour des rendez-vous d'amoureux. Mais dans la rude vie de l'orpheline, aucune pensée d'amour n'avait trouvé place, et ce n'était pas pour rêver qu'elle était venue ; c'était pour calculer froidement ses chances dans l'âpre lutte de la vie. Les mains croisées sur ses genoux et les sourcils contractés par une sérieuse méditation, elle regardait l'avenir.

Quelle était exactement sa situation ? Elle était non seulement seule dans le monde, mais chargée d'une dette de trois à quatre mille florins, et à peu près sans argent. La première et la plus pressante nécessité était d'éviter de mourir de faim ; la seconde serait de gagner assez d'argent pour commencer à payer une partie des dettes. Ceci prendrait probablement toute sa vie, mais peu lui importait, pourvu qu'elle pût vivre assez pour laver de tout reproche la mémoire de son père.

" J'ai dix-neuf ans, — pensait-elle ; — je suis forte, ma santé est excellente. Il y a donc toute probabilité pour que je puisse travailler pendant quarante ans encore. Si je paie tous les ans cent florins, j'arriverai certainement à éteindre les dettes. Mais quel travail ? — Je ne ferais l'affaire ni comme gouvernante ni comme professeur, car mon éducation est pleine de lacunes ; mais pourquoi, parlant anglais, ne pourrais-je être... dame de compagnie, par exemple ? J'enverrai dès aujourd'hui une annonce à un journal de Vienne. Bon, maintenant, cherchons autre chose."

Aussitôt elle pensa à la Fondation Eldringen... C'était une rente créée par un ancêtre et que la famille allouait par tradition à une femme non mariée du nom d'Eldringen. La seule personne à laquelle il fût possible qu'Ulrique s'adressât pour cette affaire était la sœur de son père, la comtesse Minart. Après une courte et vive lutte avec son orgueil, elle résolut d'écrire quelques lignes à sa tante pour lui annoncer la mort de son père et lui poser la simple question de savoir quelles étaient les démarches nécessaires pour faire connaître ses droits à ce secours familial.

Restait la question de l'avenir immédiat. Elle avait payé sa note à l'auberge jusqu'au jour actuel, mais il ne lui restait plus rien Elle ne trouva d'autre solution que d'avoir recours à la vente ou à la mise en gage de la montre de son père. Ce n'était pas une solution bien satisfaisante, mais elle n'avait plus de temps à perdre : ses deux lettres devaient partir le même jour.

Elle redescendit vers le *Soleil d'or* ; mais, arrivée au seuil, elle s'arrêta. Avant de faire le premier pas dans sa nouvelle vie, elle voulait s'agenouiller devant la petite croix de bois plantée sur la tombe paternelle, là-bas, dans le modeste cimetière entourant, au bas du village, la pauvre église.

Elle croyait celle-ci le dernier bâtiment construit à cette extrémité du village, mais lorsqu'elle sortit par la porte du cimetière, elle s'aperçut qu'il y avait une autre maison au delà, située à peu près à cinquante pas de l'église et entourée de trois côtés par des arbres fruitiers. Le quatrième côté bordait la route. Tout le long du mur et jusqu'aux fenêtres de la vieille ferme s'accrochaient capricieusement des vagues de verdure ; les cerisiers et les pommiers du verger s'élançaient par-dessus les pierres croulantes du mur et faisaient pleuvoir leurs fleurs sur les passants. Ce lieu paraissait inhabité, la plupart des fenêtres étaient fermées par des volets verts déteints. L'œil d'Ulrique fut attiré par une tablette de bois, clouée sur le mur à la hauteur des fenêtres closes et sur laquelle était écrite, sous une date de onze années antérieure, une inscription constatant que le 12 août de cette année-là l'eau avait atteint cette hauteur. L'eau?... Ulrique regarda autour d'elle avec étonnement ; elle vit alors, juste de l'autre côté de la route, couler la petite rivière de la montagne, mais devenue, dans ces terrains bas, calme et silencieuse, ayant l'air si peu formidable vraiment, entre ses rives aux hautes herbes, que l'inscription du mur semblait une mystification à l'adresse des passants.

Mme de Longgarde

(*A suivre.*)

Critique fantaisiste d'une pièce de vers, par l'auteur

J'AVAIS quinze ans.... c'était le printemps.... le temps était beau..... les oiseaux chantaient..... les bourgeons perçaient.... Comment, dans de pareilles circonstances, à moins d'être inaccessible à tout sentiment élevé, à moins d'avoir l'âme encarapacée, à l'épreuve du feu.. de la poésie, ne pas se sentir enthousiasmé, enivré, inspiré? Comment ne pas chanter les chants divins de la Muse? Devant les beautés du renouveau, entre les improvisations d'un rossignol, je saisis mon pinceau ou ma plume, et, artiste incomparable, sur la blancheur immaculée d'une feuille de papier, je peignis en vers incomparables, les incomparables choses que la nature offrait à ma vue. Doucement et naturellement, comme coule l'eau du ruisseau, coulèrent de ma plume, sous le coup de l'inspiration, les quatre vers d'une première strophe. Jugez:

" Voici venir le printemps,
" Avec son brillant cortège;
" Il chasse bien loin la neige
" Et ramène le beau temps."

Quel souffle! Et, songez que je n'avais que quinze ans! Relisons ensemble, bien attentivement, ces vers, pour en mieux voir les beautés.

" Voici venir le printemps ."

N'est-ce pas que c'est expressif et imitatif? "Voici venir..." Mais, qui de vous, à la lecture de ces mots, ne voit pas venir le printemps? Il me semble entendre les pas du gracieux enfant, tout enguirlandé de fleurs, dans son costume de verdure, cependant que l'hiver, vieillard à barbe blanche, s'en va clopin-clopant, se fondre aux ardeurs du soleil de mai.

" Avec son brillant cortège..."

Comme ce vers est doux, et parle! "Avec son cortège", à ce mot de cortège, l'imagination est mise en éveil: on se retrace ces scènes lugubres d'un long défilé de parents et d'amis éplorés, derrière un froid corbillard. Mais l'épithète "brillant" est là qui nous rappelle comme une féerie de drapeaux multicolores, soie et or, des chars d'une richesse remarquable, des soldats galonnés sur des montures fringantes: C'est le cortège royal, avec toute sa munificence. Et, le printemps n'est-il pas un roi dont le diadème est le soleil et qui a pour sujets les fleurs de la prairie; et le temps qu'il dure n'est-il pas une image de la fragilité du sceptre? Les saisons, comme les rois, ne se succèdent-elles pas sur le trône de la nature?

" Il chasse bien loin la neige..."

Oui, il chasse la neige! Il ne l'invite pas à partir: c'est un conquérant qui impose ses lois, tout obéit à sa voix. "Il chasse bien loin..." Ce "bien loin," tout d'abord, peut sembler une cheville, mais, pour qui réfléchit un peu, le vers serait pauvre, sans ce mot explicatif. Loin veut dire loin, naturellement, mais, bien loin signifie si loin, que l'on ne peut plus l'apercevoir. En effet, le printemps fait si bien, il chasse si loin la neige, qu'elle disparait complètement.

" Et ramène le beau temps .."

Le beau temps avait fui, avec les frimas et le givre, avec les avalanches et les bourrasques: le printemps le ramène, comme le magister fait rentrer en classe l'écolier réfractaire qu'il a surpris faisant l'école buissonnière.

En moins de cinq minutes, j'en avais une autre strophe:

" Dès les premiers chauds rayons,
" Le rossignol, ce doux chantre,
" Revient dans les gais buissons,
" Et, dans son beau rôle, rentre."

Je ne m'arrêterai qu'au dernier vers. Remarquez-vous comme l'inversion rend bien l'idée? "Et, dans son beau rôle, rentre." On voit qu'il rentre, n'est-ce pas? C'est clair, c'est évident, c'est limpide.

De la rime, de l'harmonie, de la cadence, je ne vous parlerai pas: on n'a qu'à lire les deux strophes plus haut citées, pour voir qu'il n'y manque rien de cela.

Et le morceau continue, sans faiblir, pendant encore quatre ou cinq strophes. Et l'on dira que le printemps n'a jamais inspiré de chef-d'œuvre!

ETIENNE GAUTHIER.

Montréal 1903.

"L'espoir est comme le ciel des nuits: il n'est pas de coin si sombre où l'œil qui s'obstine ne finisse par découvrir une étoile.

OCTAVE FEUILLET.

Le Poivre

Nouvelle par Edmond About

IL y a bien vingt-cinq ans de cela; mes cheveux étaient noirs et les siens .. Ah! monsieur! la jolie petite tête blonde!

Nous étions mariés depuis trois mois, bientôt quatre; inutile d'ajouter que nous nous adorions comme on ne sait plus aimer aujourd'hui.

Je dois vous avouer que mon beau-père, le marquis, ne m'avait pas précisément jeté sa fille à la tête. Il ne me trouvait pas d'assez bonne maison, morbleu!... mais n'importe. C'était bien le meilleur homme et le plus doux de la terre. Il grondait du matin au soir contre sa femme et contre Irène, mais Irène et la marquise le menaient à grandes guides, c'est-à-dire par le bout du nez. Un nez bourbonien fabriqué à souhait pour ce genre d'exercice. Bref, après avoir parlé vingt fois de me passer sa lame au travers du corps (et il était homme à le faire), ce scélérat d'émigré m'avait donné sa fille en mariage. Je vois encore les deux grosses larmes qui coulaient sur ses longues joues lorsqu'il nous dit adieu après les noces en nous donnant sa bénédiction paternelle: une vieillerie passée de mode aujourd'hui! Je lui trouvai l'air si drôle, mais si drôle que ma figure se contracta comme si j'allais éclater de rire et que je me mis à pleurer comme un sot.

En ce temps-là, il y avait encore des diligences, et vous aurez beau dire, on ne s'ennuyait pas à deux sur la grand'-route, quand on avait eu soin de retenir tout le coupé. Irène voulait la Suisse et l'Italie: je lui fis faire un petit voyage artistique et sentimental dont une princesse se serait léché les doigts.

Tout l'été y passa; le bon vieux père et la marquise nous écrivaient partout où la poste avait ouvert boutique; et des tendresses, des attentions, des conseils! "Chers enfants, soyez sages; évitez les brigands; craignez les courants d'air dans la montagne; Henri, ménagez-là." Bonnes gens, braves gens! On n'en fait plus comme eux, et ils sont trop loin d'ici pour que j'aille leur dire quelle amitié, quel culte, nous leur gardons au fond du cœur.

J'avais promis solennellement de leur ramener Irène en septembre. Le marquis tirait encore sans lunettes et il arpentait la plaine comme pas un, sur ses jarrets de soixante ans. La chasse ouvrait le 4 en Lorraine; nos logements étaient préparés là-bas, la marquise nous écrivait : "Je vide le château pour meubler votre pavillon." Mais comme Irène était un peu fatiguée du voyage et comme il nous restait cent bonnes lieues à faire, je décidai que nous nous reposions un jour à Paris.

La diligence nous déposa le 1er septembre, à cinq heures du matin, dans la cour des messageries. Il fallut éveiller l'enfant qui dormait entre mes bras, dans mon manteau. Le manteau ! encore une chose que vous avez supprimée sans la remplacer. L'enfant, c'était Irène ; elle avait l'air d'une petite fille de quinze ans, quoiqu'elle en comptât vingt sonnés, et les aubergistes lui avaient dit mademoiselle tout le long du chemin. Moi, je l'appelais l'enfant ; aujourd'hui, qu'on fait tout à l'anglaise, on dirait *baby*. Elle, m'appelait *petit mari ;* j'avais pourtant déjà cinq pieds six pouces, car je n'ai pas grandi depuis l'âge de trente ans. Elle disait cela si gentiment, en effaçant l'*r*, et d'une petite voix si douce que je me sentais presque aussi père que mari.

Nous voilà donc sur le pavé, vers le milieu de la rue Montmartre, elle à peine réveillée, moi pas mal ahuri du bruit des roues, qui me grondait encore dans la tête, et sans savoir où prendre gîte, car nous n'avions pas encore d'installation à Paris. Les malles étaient déjà sur le fiacre et je ne savais quelle adresse d'hôtel j'allais donner au cocher.

"Mais, dit-elle en ouvrant ses grands yeux, si nous allions rue de la Victoire !

—Rue de la Victoire ? chez ton père ?

—Certainement, puisqu'il n'y est pas. Le concierge a les clefs, nous serons mieux qu'à l'hôtel. D'abord, moi, j'ai mille choses à prendre, et puis, je serai si contente de revoir la maison !

—Au fait ! et moi aussi. Cocher, rue de la Victoire !

Le marquis passait là cinq ou six mois de l'hiver. Il occupait un premier étage assez modeste avec remise et écurie ; cela valait alors deux mille francs de loyer, qui font six mille francs d'aujourd'hui. Aux approches de la maison, mon cœur battait par habitude. J'avais si souvent fait le pied de grue sur ces trottoirs !

Je m'étais arrêté tant de fois pour me donner une contenance, devant le pharmacien, devant le marchand de meubles et le miroitier ! A cinq heures du matin, les volets changent bien la physionomie des boutiques, je ne m'y reconnaissais plus.

La porte cochère était ouverte ; on voyait au fond de la cour un domestique en tenue du matin : figure inconnue. Le concierge dormait sur la foi des traités ; ses deux fils, bambins de huit à dix ans, jouaient à balayer l'escalier ; éducation professionnelle. Ils me parurent très jolis, ces petits concierges en herbe ; les figures d'enfants commençaient à m'intéresser. L'un d'eux courut prendre les clefs du premier étage tandis qu'un pauvre diable affamé, comme il en sort le matin entre les pavés de Paris, chargeait nos malles sur ses épaules. Celui-là, grâce à Dieu et à ma chère petite Irène, a pu faire un bon déjeuner.

Me voyez-vous montant avec elle ce terrible escalier dont chaque marche me rappelait une espérance, une crainte, une angoisse. Ce passé tout récent me semblait vieux de dix années. Je ne m'étais pourtant pas ennuyé pendant les quatre derniers mois, oh non ! mais le temps me paraissait long parce qu'il avait été plein. Aujourd'hui (expliquez cela si vous pouvez) il me semble que les vingt-cinq ans de mon bonheur ont été rapides comme un rêve. Je n'en ai pas joui, sacrebleu ! Je demande à recommencer.

Elle ouvrit elle-même, avec la petite clef, la porte de l'antichambre. Un encombrement à faire peur : dix gros paquets de toile grise, cousus de ficelle et noués aux coins... Que diable est-ce que cela ?

"Mais dit-elle en riant, c'est notre linge de maison. Tu ne reconnais pas mon trousseau, *bête* ?" Gros bête était un mot de tendresse qu'elle répétait souvent, et qui me donnait toujours envie de l'embrasser. C'est que le ton fait la chanson, voyez-vous. Quant à ce fameux trousseau, il remplissait encore cinq ou six chaises de bois blanc à charnières ; on me l'avait fait admirer un beau soir et je n'y avais remarqué qu'une profusion de faveurs bleues, rouges et violettes, nouées assez gentiment et attachées par un million de petites épingles. La lingerie n'était pas mon fort.

Nous entrons dans la salle à manger : c'est là que j'ai fait l'admiration da la famille par une sobriété trop naturelle, hélas ? "Vous avez donc un appétit d'oiseau ?" disait la bonne marquise. Le fait est que j'avais l'estomac serré dans un étau ; rien ne passait.

Les rideaux sont décrochés ; la table sans rallonges est réduite à sa plus simple expression et passablement poudreuse ; nous y trouvons un tas de cartes de visites (la réponse à nos billets de faire part), et une lettre de décès datée du surlendemain de notre mariage. C'est un parent éloigné qu'Irène connaissait peu Je parcours les noms machinalement, pour prendre un aperçu de ma nouvelle famille, et je m'aperçois que ma femme est encore inscrite sous le nom de Mlle Irène de V. ! Deux jours après la noce !.... Mais il faut passer quelque chose à des parents si éloignés. Le lustre est dans un sac ; le beau buffet de noyer et d'ébène surmonté des armes du marquis, nage dans la poussière. Les pièces d'argenterie qui le faisaient craquer sous leur poids sont parties pour la campagne ; il ne reste qu'une cave à liqueurs oubliée par mégarde et ouverte par un heureux hasard. Les bambins montent de l'eau, nous pourrons faire un grog, et j'ai soif.

Voici le grand salon où nous avons signé le contrat au milieu d'une brillante assemblée. Quelle fête ! Le lustre, les candélabres, les appliques, tout était en feu. Et les diamants des femmes ! J'en avais mal aux yeux, parole d'honneur. Le meuble était de bois doré et brocatelle bouton d'or. Aujourd'hui tout est voilé de housse grise ; les consoles sont ficelées dans du papier de journal ; il n'y a pas jusqu'aux pincettes qui ne soient entourées de papier comme un manche de gigot. Le tapis de moquette rouge et les rideaux boutons d'or en paquet

dans la percale; l'encadrement des glaces s'éteint ici sous un lambeau de gaze, là sous un chiffon de papier. Les persiennes sont fermées, le jour est terne; on sent le froid. Nous entrons dans le petit salon intime où j'ai fait ma cour à Irène. C'est là qu'elle éternisait par des miracles d'industrie mes bouquets quotidiens. Elle ouvre un petit meuble et me montre trente fleurs étiquetées et datées dans trente feuilles de papier blanc. J'apprends ainsi que la chère petite a gardé un échantillon de tous les bouquets qui lui sont venus de moi. Mais les pauvres fleurs ne sont pas seulement fanées, elles sont moisies. Allons! les souvenirs se conservent mieux dans le cœur que dans le papier décidément. Irène ferme le petit meuble en bois de rose et me montre en riant un bureau dont le velours est couvert de poivre en grain. Ce bureau, c'est toute une histoire. Un jour que la marquise nous gardait en achevant je ne sais quelle tapisserie, Irène prit un crayon et voulut me tracer le plan du château de V.; elle s'embrouilla tant et si bien dans ses dessins que la mère vigilante s'endormit une minute. Ah! la jolie, l'aimable, et la précieuse minute! Elle valait son pesant d'or!

Mais pourquoi ce poivre répandu sur le velours incarnat? Elle m'apprend que le poivre a la vertu de chasser les bêtes. Je remarque en effet que les meubles, les paquets, les housses, tout est saupoudré de grains noirs. Et tout en regardant une pile de tableaux et de portraits de famille, j'éternue du haut de ma tête. "C'est le poivre!" dit-elle, et nous rions.

Elle avait alors trente-deux petites dents si jolies, un timbre de voix si frais et si doux que le rire semblait inventé pour elle. Aussi je vous réponds qu'elle s'en donnait à cœur joie. Et elle n'était jamais seule à rire quand je me trouvais là.

Les enfants du portier sont descendus depuis longtemps, la porte est refermée, nous sommes bien chez nous, et la preuve c'est que nous nous embrassons tout en courant. Il y avait si longtemps que nous n'avions été à nous! Presque une demi-heure! Elle me montre sa jolie chambre, la même où j'ai pénétré pour la première fois après la messe du mariage, tandis que ma chère petite achevait ses préparatifs de départ. Je me souviens que ce jour-là, saisi d'une étrange émotion devant toutes ces choses innocentes et blanches, j'ai mis furtivement un genou en terre et baisé les rideaux du petit lit virginal. Aujourd'hui, les rideaux du lit et des fenêtres sont en tas dans un coin, avec du poivre dessus. Les matelas et les oreillers sont semés de poivre; on y a mis pardessus le marché deux ou trois cadres et une chaise. Hélas! Hélas!

Elle prend la chaise et s'assied; la pauvre chérie tombe de fatigue. Je veux qu'elle se mette au lit; elle ne dit pas non, mais elle prétend que je suis encore plus las qu'elle, car elle a dormi en voiture, et j'ai passé la nuit à la bercer. J'avoue que deux heures de sommeil feraient assez bien mon affaire, mais où dormir? Dans sa chambre? Impossible. Un lit est toujours assez large, mais le sien ne serait jamais assez long pour mes jambes de sept lieues. Nous pénétrons alors dans la chambre du bon marquis: plus de rideaux, un lit tout nu; on n'aperçoit le long des murs que des cordons de sonnettes; le poivre craque sous nos pieds. On serait bien là, j'en suis sûr, mais où trouver des draps? Toutes les armoires fermées, les clefs sont en Lorraine, c'est trop loin. "Et mon trousseau!" dit-elle. Et de rire.

Nous retournons à l'antichambre: j'éventre l'un après l'autre tous les ballots. Je trouve des serviettes, des torchons, des tabliers de la cuisinière, de la femme de chambre, du domestique, tout, excepté des draps. Enfin je crie victoire, elle accourt et se moque de moi: j'étais tombé sur les nappes damassées! Mais pourquoi pas? On prend deux nappes et nous courons faire le lit. Elles sont trop courtes, ces nappes; il en faudrait quatre. Elle retourne à la source et revient en riant plus fort: elle a trouvé toute seule un drap de toile écrue, un peu grosse, un peu rude; un drap de domestique, mais assez grand pour couvrir les maîtres. Là-dessus, nous secouons le poivre de la couverture et voilà le lit fait. Nous trottons à travers le poivre jusqu'au cabinet de toilette de la marquise, et après vingt allées et venues, vers sept heures du matin, nous finissons par nous mettre au lit. La pauvre enfant devait être à demi morte; quant à moi, j'étais sur les dents.

—Petit mari, me dit-elle en posant sa jolie tête sur l'oreiller, je ne suis plus fatiguée du tout.

EDMOND ABOUT.

LES LILAS

CROQUIS DU PRINTEMPS

C'est le mois des lilas, des lilas jolis, des lilas fleuris, des lilas fleurant le miel, des lilas couleur de ciel, couleur de ciel à l'heure où les nuages sont encore azurés par la nuit qui s'en va et sont déjà rosés par l'aube qui vient, en sorte que cet azur et ce rose se fondent en une délicate et tendre nuance de liquide améthyste; c'est le mois des lilas fleuris fleurant le miel.

A la fenêtre grande ouverte, l'ouvrière travaille en chantant et fait assaut de roulades avec le petit serin en cage. Aux fils de fer de la cage, près de l'échaudé, est accroché un brin de lilas. Et de temps en temps, quand ils sont las, l'oiseau vient becqueter une larme d'eau suspendue à la fleur et la fillette se penche pour respirer une bouffée de la fraîche odeur qui sent le printemps et la campagne.

Dans le salon encombré de meubles, la femme élégante promène languissamment son ennui. Elle soulève les tentures, feuillette les livres, tapote sur le piano, et songe sans savoir à quoi, ne trouvant aucun charme à toutes ses richesses familières. Mais sur la cheminée, dans un cornet de cristal, une branche de lilas s'épanouit, et chaque fois que la jeune femme passe auprès, un vague sourire de souvenir heureux fleurit sur ses lèvres pâles, qui sont comme la fleur teintée d'améthyste.

—Hu! ho! dia! crie le charretier. Et, se baissant, il ramasse sur le pavé une pauvre touffe de lilas qui a roulé dans la poussière. Il la secoue, il la trempe à une borne-fontaine, et voici que la fleur reprend un instant de vie.

Il en pique un pompon derrière l'oreille du limonier, et il mâchonne le brin qui reste, en dilatant ses narines poilues pour humer l'âme des lilas fleuris fleurant le miel.

Le valet de chambre a fini la toilette

de monsieur. Après avoir donné la dernière chiquenaude au col du veston, il prend le pulvérisateur pour embaumer dans l'odeur à la mode toute la suave petite personne du gentleman à tournure de groom. Mais monsieur trouve aujourd'hui que l'odeur à la mode est agaçante. Il fait du doigt un signe de refus, et prenant dans un gros bouquet une poigné de lilas, il l'égrène entre ses mains frottées avant de passer ses gants de cheval.

Plus triste encore que de coutume, la vieille-mère, devant ce printemps radieux, songe aux printemps passés, où s'épanouissaient avec les fleurs les chers enfants qu'elle a perdus. Et elle s'en va là-bas, dans le cimetière plein de verdures éclatantes et de moineaux amoureux, elle s'en va déposer sur les tombes des bottes énormes de lilas mélancoliques, des lilas qui ont la couleur charmante et navrante des robes demi-deuil.

Les gamins sortent de l'école en bondissant comme un tourbillon d'abeilles. Et vite, vite, avant que le propriétaire bougon soit venu les menacer de son balai, vite, ils escaladent le mur pour arracher les branches qui pendent au-dessus de la rue.

Et ce n'est plus à coups de pierres aujourd'hui qu'ils se mitraillent ; c'est à coups de perles violettes, à coups de parfums, et les vaincus sont fouettés avec des grappes de fleurs.

Le croûton de pain ramassé par terre est bien dur. Le vieux qui le mange a bien peu de dents. Ah ! comme quelque chose serait bon à grignoter avec ! Quelque chose, n'importe quoi, cela ferait une douceur. Aussi faut-il bénir la fille folle qui, en passant, lui a jeté en guise d'aumône, un brin de lilas pris à son corsage. Car le pain du gueux est moins dur et moins amer, maintenant qu'il le mâche machinalement avec des grains de lilas, de lilas jolis, de lilas de couleurs de ciel, de lilas fleuris fleurant le miel.

JEAN RICHEPIN.

L'à-propos est la nymphe Egérie des hommes d'Etat.

On n'aime à être plaint que par ceux que l'on aime.

G. TOURNADE.

Correspondance

MADAME,

VOTRE organe de publicité voudrait-il faire bon accueil à mon dessein et lui prêter ses ailes pour le porter auprès de vos lecteurs ? Ce dessein, du reste, n'est ni prétentieux ni exclusif : il fait appel à la justice

Il est une renommée qui, depuis une année environ, réclame un monument en l'honneur de notre infortuné, mais universellement sympathique poète national, Octave Crémazie. De tout cœur et des deux mains j'applaudis à ce projet et à sa prompte réalisation.

L'analogie réveille dans mes souvenirs, jeunes encore de leur fraîcheur de dix-sept printemps, la physionomie et la mémoire d'un autre grand homme, d'un lutteur et d'un héros, dont le nom respire l'honneur, dont la mort s'auréole de gloire immortelle.

Nul Canadien n'ignore l'histoire ; et si un peintre national, comme les Detaille et les Deville de France, se laissait tenter par le brillant fait d'armes du Long-Sault, il nous serait aisé de lire sur la toile la courageuse défense et le trépas du jeune Dollar ou plutôt Daulac des Ormeaux. Le pinceau du maître reproduirait la scène de 1660, le méchant fortin en pieux où se retranchent seize Français, une cinquantaine de Hurons et d'Algonquins, les nuées touffues d'Iroquois carnassiers, rôdant autour de cette humaine bergerie et mugissant comme des lions qui ont pris conscience de leur force devant la faiblesse aux abois ; puis l'azur du ciel assombri, l'allongement des collines verdâtres qui s'étagent dans la perspective, les méandres des ondes de l'Ottawa, chantant la complainte de mort et en portant les échos mourants au grand fleuve ; enfin le suprême assaut, le sauve-qui-peut des Indiens, les derniers coups reçus et donnés, le dernier râle des vaincus, expirant le regard tendu vers les cieux, le dernier battement de cœur donné à la France, comme leurs ossements à la terre du Canada.

Un tel spectacle arracherait des larmes de tous les yeux, des soupirs de tous les cœurs, une obole de toutes les bourses.

En attendant le chef-d'œuvre de l'artiste, le tableau se déploie dans l'histoire : et c'est pour glorifier la mémoire de cette héroïque figure de Daulac, que je convie les jeunes, les jeunes surtout, des deux sexes, à verser l'obole qui érigera le piédestal et la statue d'un valeureux, sans peur et sans reproche, d'un héros, mort au champ d'honneur, vivant dans les souvenirs : l'honneur provoque l'honneur, et j'estime qu'il est temps de faire revivre ses traits et sa personne sous tous les yeux.

Avec l'espoir que ce dessein ne restera pas sans écho, je vous remercie, Madame, de l'hospitalité que vous lui avez accordé dans les colonnes de votre journal si canadien et si patriotique.

Votre toute respectueusement obligée,

E. BOLDUC,
Elève du Couvent de la
Congrégation de N.-D.,
rue Gloucester, à Ottawa.

—X... a dû conter bien des mensonges pour obtenir la main de cette héritière.

—Non ; il n'a eu qu'à dire la vérité.

—Vraiment ?

—Oui ; il lui a déclaré qu'il ne pouvait vivre sans elle.

***

Pensées d'un philosophe :

Le côté plaisant des maximes, c'est que l'on peut retourner les plus célèbres.

Par exemple, ne pourrait-on, à l'encontre d'un grand moraliste, déclarer qu'il y a tout autant, et peut-être plus, de mariages *délicieux* que de *bons* ?

Au surplus, les " pensées " n'ont jamais dû prétendre à être des arrêts de juges, mais seulement des dépositions de témoins.

PAGE DES ENFANTS

Causerie

On a tant causé "drapeau" qu'il me semble de saison de vous parler de devises et d'étendards des différents pays et leur origine.

La devise du Prince de Galles "Je sers" fut d'abord celle du Prince Noir. A la bataille de Cressg, le roi de Bohême servant comme volontaire dans l'armée française, l'avait adoptée. Le roi et plusieurs de ses chevaliers ayant été tués dans cette bataille, le Prince Noir alors prit cette sentence que les héritiers du trône d'Angleterre ont toujours gardée depuis ce temps.

Les couleurs tricolores, blanc, bleu et rouge sont maintenant les couleurs nationales de la France, mais il n'en a pas toujours été ainsi ; avant la Révolution on portait la *fleur-de-lys*. La légende raconte que Clovis ayant fait le vœu d'embrasser la religion chrétienne s'il remportait la victoire sur ses ennemis, un ange lui apporta du ciel la *fleur-de-lys*, comme gage d'acceptation de son vœu de la part de Dieu.

La bannière du Grand Constantin, appelée le *Labarum*, portait une croix sur laquelle était inscrite cette inscription : *In hoc signo vinces*, "Par ce signe vous serez victorieux." Tous connaissent la raison qui fit choisir ce drapeau par le grand roi.

Les anciens Danois portaient avec eux, dans les batailles, un pavillon qu'ils disaient posséder un pouvoir magique ; c'était un corbeau sur champ rouge. Malgré le pouvoir extraordinaire qu'ils lui attribuaient, le drapeau n'en tomba pas moins dans les mains d'Alfred le Grand en 878.

Le célèbre étendard de la France, appelé oriflamme fut posé au-dessus de la tombe de St-Denis, dans l'abbaye de ce nom. Louis le Gros fut le premier roi qui l'arbora sur le champ de bataille en 1124.

Celui de Mahomet était un étendard sacré et aucun œil humain ne devait le contempler, ce qui fut la cause du massacre d'un grand nombre de chrétiens qui avaient osé violer cette défense.

Au Moyen-Age, les armées italiennes étaient suivies dans les combats, par une espèce de voiture appelée *carracium*, qui renfermait un crucifix et une bannière. L'an 401 avant Jésus-Christ, les Perses portaient un aigle sur leur étendard, ce qui fut adopté par les Napoléons en Autriche, en Russie et en Prusse.

Les anciens Romains portaient aussi au bout de leur épée un aigle en or ou en argent. Charlemagne, un aigle à deux têtes signifiant l'union de Rome et de l'Allemagne.

L'étendard portait ces lettres ci : S. R. P., c'est-à-dire "le *Sénat Romain et le Peuple*."

Vous connaissez tous celui que les Canadiens ont définitivement choisi. Il me semble que le drapeau de Carillon et les feuilles d'érable ont bien mérité cela de la Patrie, et l'image du Sacré-Cœur qui vient couronner le tout est un gage de protection pour notre beau pays qui, espérons-le, deviendra un jour le pays le plus prospère et le plus envié du monde entier.

TANTE NINETTE.

Lauréat du concours

Victorine Marchildon, élève de Mlle Albina Morache, a gagné le prix du concours de géographie. Mes félicitations sont d'autant plus méritées que le travail exigeait plus d'efforts. Bravo petite amie. Tu recevras sous peu le volume des chansons de Botrel tel que promis au début de ce concours.

TANTE NINETTE.

Entre élèves ingénieurs-électriciens:

—Sais-tu quel est le souverain dont l'incinération aurait pu causer un commencement d'incendie ?

—Ma foi non.

—*C'est Pépin le bref....parce qu'on* aurait eu un court sire cuit.

LES JEUX D'ESPRIT

Devinette

Je suis à la tête de l'Angleterre,
Le centre de l'Espagne,
L'harmonie du Canada.
Sans moi Paris serait pris.

Problême pointé

Remplacer les points.... par des consonnes et trouver une maxime évangélique.

. e . ai . . a . â au . . ui . e . ue . u . e . eu . . a . . u'o . . e . a . . e

Problèmes amusants

(Pour les petits jusqu'à 12 ans)

Qui était le père des enfants de Jacob ?

Qui est plus haut que le roi en Angleterre ?

Réponses à jeux d'esprit

Enigme.

Rapide, elle embrasse les cieux,
Ma lumineuse trace,
Puis soudain, échappé à vos yeux
Qui cherchent sa place.
Hélas ! pour un plaisir grossier,
Pâte molle et sucrée,
Prêtant mon nom au pâtissier,
Je quitte l'Empyrée.

Rép. Eclair

Ont répondu : Jeanne Methot, Arthabaska ; Lis d'Eau, Québec ; Fleur-de-lis, Québec ; Marie - Antoinette Gosselin, Chicoutimi ; Fanny Maurault, Couv. des SS. N. J. M.; Rose-de-Mai, Montréal ; Amie de Rose-de-Mai, Montréal ; Corinnette, Trois-Rivières ; Lucile, Adrienne, Chouette, Lunatique, Montréal ; Jeanne de Varennes, Waterloo ; Anémone, Ville-Marie ; Charles-Paul.

Locution familière

Que signifie cette expression : Chercher midi à quatorze heures ?

Rép. Chercher des difficultés là où il n'y en a pas.

Cette expression date de longtemps. Dans certains pays, autrefois, et encore il y a 150 ans en Italie, au lieu de compter 12 heures de jour et 12 heures de nuit, on divisait le jour en 24 heures. La première heure était celle qui suivait immédiatement le lever du soleil ; midi venait exactement douze heures après. Or, comme

 PAGE DES ENFANTS 

le soleil se couche selon la saison entre 4 heures et 8 heures, il ne pouvait être midi qu'entre 17 heures et 21 heures exclusivement, mais jamais il ne pouvait être midi à 14 heures.

Ont bien répondu : Lis d'Eau, Québec ; Marie - Antoinette Gosselin, Chicoutimi ; Fleur de lis, Québec ; Fanny Maureault, Couvent des SS. M. J. M., Anémone Ville-Marie ; Lucette, Ottawa ; Lola Monte-Bello, Fleurette, Charles-Paul.

Problème amusant

Qu'est-ce qui ressemble le mieux à la moitié d'une orange ?

Rép. L'autre moitié.

Ont répondu : Jeanne de Varennes, Waterloo ; Jeanne Methot, Arthabaskaville ; Lis d'Eau, Québec ; Marie-Antoinette Gosselin, Chicoutimi ; Fleur de lis, Québec ; Rose-de-Mai, Montréal ; Amie de Rose - de - Mai, Montréal, Anémone, Ville-Marie, Simon Bouliane, Fleurette, Jean.

Question de géographie

(Pour les petits jusqu'à 12 ans.)

Nommez six comtés sur la rive nord du fleuve St-Laurent depuis Saguenay et le principal village de chacun d'eux :

Réponse.

Charlevoix	Malbaie
Montmorency	Ste-Anne
Québec	Québec
Portneuf	Portneuf
Champlain	Batiscan
St-Maurice	Trois-Rivières

Ont répondu : Jeanne Méthot, Arthabaska ; Josette, St-André Avelin ; Adrien, Julie, Tourterelle, Graziella Montréal, Simon Bouliane, Mathilda Décary.

Corrigé de la dictée géographique

Un monsieur âgé de *Carentan*, *Douai* d'un air *Digne*, était *Laon* dernier *Dinan* dans un restaurant de *Paris*, à cinq *Eure* du soir.

Il dit : servez moi bien, j'ai une faim qui me *Creuse* l'estomac ; faites-moi faire *Bonne Chet*, je vous donnerai de l'*Argentan* que vous voudrez, et surtout que chaque *Metz Vienne* à son *Tours* ; en effet, *Savenay* selon *Sécz* désirs.

A peine fut-il à table qu'il ôta ses *Gand*, releva sa *Manche* et dit *Avallon*.

On lui servit *Pô*, *Tage*, *Paimbœuf*, une volaille *Grasse* à la d'*Aube*, un pâté de *Foix* de l'*Afrique* assez et d'autres choses *Beaune Ham Angers*

Il commença par les *Eu* à la coque, *Elbeuf*, et prit du vin dans des *Pau* de *Gray* dont il but de gr*Anvers Arras*, et duquel il *Falaise* méfier, car s'il avait *Millan* de *Puy*, il n'aurait pas ressenti au *Thiers* de son repas de si grands *Meaux*, et du *Malô Rhin* ; il *Alais* continuer, mais il perdit le *Sens*, et on fut obligé de l'emporter, ce qui causa une *Seine* au restaurant.

On le coucha sur un lit de *Caen*, on lui fit prendre des pastilles de *Nantes*, du sirop d'é *Corse* d'*Orange* et après quoi il fit un bon *Somme*, dormit toute la *Nuits*, se réveilla le lendem *Ain* matin fr *Aix*, dispos et fort comme un *Lyon*. Il *Jura* de ne plus faire de pareilles prou *Hesse* s, et dit au traiteur : Je vous *Segré* des soins que vous avez pris de ma *Perse* onne ; il re *Mercie* à *Toul* e monde, se *Privas* de liqueurs et but seulement un peu d'eau pour *Reims* et *Sedan*, et donnant des ét *Rennes* aux *Servie* teurs, il partit.

Ce *Roman* étant terminé, je pense que l'on doit *Canton* a *Finistère*.

Notes concernant le concours

Je suis heureuse de constater que tous ont bien travaillé ; cependant, j'ai vu avec peine que mes grandes savantes se sont faites un peu prier, car l'élément quatorze à quinze ans domine tout le reste. Je ne puis admettre ceux-là au nombre des concurrents puisque je donnerai pour eux bientôt un autre concours, mais je leur accorde avec plaisir une mention honorable comme à leurs cousins et cousines plus âgées, pour les dédommager du travail qu'ils se sont imposé.

MENTIONS HONORABLES

Marie Antoinette Gosselin, Chicoutimi ; *Charles-Paul Lafontaine*, *Marie*, *Infano*, *Fanny Maurault*, *Damien Rolland*, *Ninette Gerodin*, *Geneviève Moreau*, *Fleur-de-Mai*, *Loulou Françoise*, élève de Mlle Morache, *Augustin Boucher*, *Ludovine Dussault*, *Anna Gélinas*, Académie Ste-Marie, *Marto*, *Belle-de-Nuit*, Montréal ; *Violette des Bois*, Ste-Marie, Beauce ; *D. Ahern*, *Alice Bazin*, Poste Office, N.D., *Irène Grenier*, Québec ; *Anita*, St-Gabriel de Brandon ; *Rose Noire*, Coaticook ; *Marthe*, *Gertrude Méthot*, Arthabaskaville ; *Fleurette*, St-Jérôme ; *Mignonnette*, St-Ilaire ; *Gaston d'Orvilliers*, St-Hyacinthe ; *Fille du Moissonneur*, Contrecœur.

Petite poste en famille

Sont arrivés en retard pour le dernier numéro :

Geneviève Moreau, *Infano*, *Belle-de-Nuit*, *Amie de Rose-de-Mai*, tous de Montréal, *George-Emile Boulay*, Coaticook, *Fille du Moissonneur*, Saint-Jérôme.

Rappelez-vous, mes amis, que les réponses aux jeux d'esprit doivent me parvenir dans les dix jours qui suivent la publication du dernier numéro du JOURNAL DE FRANÇOISE. Passé ce temps, vous serez forcés d'attendre au numéro suivant.

Petite *Marie* peut être sûre d'une place confortable au salon de Tante Ninette, à la condition d'y être fidèle ; pour être admise à faire partie de ma grande famille, il faut surtout la persévérance, qualité nécessaire à tous les âges de la vie, particulièrement au tien, ma nièce. Allons, reviens encore et sans crainte cette fois.

J'ai reçu ta dernière lettre et ton avant-dernière, *Rose-de-Mai*. Je suis contente de toi, continue ainsi et tu verras que tu t'en trouveras bien. Comme je le disais à ta cousine Marie, le succès est la base de toute entreprise, et sans elle, le reste ne compte plus.

Merci à *Belle-de-Nuit* pour sa charade, ainsi que *Marianne*. Je vous embrasse toutes deux et vous invite à revenir me voir.

TANTE NINETTE.

Bloc-Notes

Le Journal de Françoise sera sous presse en même temps que se célèbrera la fête donnée au vieux monastère des Ursulines de Québec en l'honneur de ses anciennes élèves. Mais nous espérons en publier dans le prochain numéro qui suivra un fidèle compte-rendu.

***

Nos félicitations à Mademoiselle Marier pour le charmant concert que ses élèves nous ont donné dernièrement. Ces demoiselles ont sans doute beaucoup de talents, mais le professeur habile qui sait si bien les développer et les perfectionner a surtout droit à tous les éloges. Donnons-les lui donc en lui souhaitant la continuation de ses succès dans la carrière artistique.

***

Les grands journaux ont fait appel à la charité publique en faveur des sinistrés du Nord. Nous réitérons leur prière en engageant fortement nos lectrices d'assister ces malheureux que les feux de forêts ont privé de toutes ressources.

Tout envoi de vieux linge ou autres effets devra être déposé au Bureau des livres gratuits, où l'on se charge de les faire distribuer aux familles éprouvées. Adressez donc : Bureau des livres gratuits, Edifice des Postes, rue St-Jacques, Montréal.

Recettes faciles

Œufs à la soubise. — Coupez en deux, six œufs durs ; enlevez les jaunes et faites-en une purée ; ajoutez trois grandes cuillerées de fromage râpé, un quart de petite cuillerée de moutarde en poudre, une pincée de poivre et du sel ; roulez en boules et remplissez les blancs ; dentelez le bord de ces derniers et versez sur le tout, la sauce Soubiseq se fait de la manière suivante :

Faites cuire pendant cinq minutes une petite tranche d'oignon dans deux grandes cuillerées de beurre, puis ajoutez les trois quarts d'une tasse d'eau chaude ; faites cuire pendant vingt minutes, et passez au tamis. Mélangez, pour former une pâte, une grande cuillerée de beurre avec une grande cuillerée et demie de farine et ajoutez à la sauce, tout en remuant constamment ; puis ajoutez à la moitié d'une tasse de lait chaud, le quart d'une tasse de crème, du sel et du poivre ; faites cuire jusqu'à ce que le mélange soit crémeux.

Salade aux fruits.—On tranche des oranges, des bananes et de l'ananas. On y ajoute quelques cerises confites, des pêches ou autres fruits en canistre. On verse sur cette salade du sucre pulvérisé au goût, un verre de Sherry et un verre de Curaçao, et on le met sur la glace jusqu'au moment de servir.

Soupe crème de tomates.—Prenez le contenu d'un canistre de tomates, coulez et chauffez jusqu'à ébullition. Ajoutez une pincée de soda.

Faites bouillir un demiard ou plus de lait. Délayez une cuillerée à thé de farine dans un peu de lait chaud et versez dans le lait chaud et laissez cuire quelques minutes. Ajoutez un morceau de beurre, du poivre et du sel. Mélangez les tomates et le lait, coulez et servez.

Pouding aux grillades de bœuf.—Faites de la pâte avec du suif haché fin ou du beurre, ajoutez un peu de lait, étendez la pâte, puis placez-la dans une tasse graissée, et ajoutez-y vos grillades de bœuf que vous aurez fait rôtir avec assaisonnement : attachez la tasse dans un linge bien serré ; faites bouillir deux heures à grande eau, et renversez avec précaution sur un plat.

Conseils Utiles

L'odeur des théières.—Lorsque les théières restent quelque temps sans être employées, elles acquièrent une odeur désagréable qui donne un mauvais goût au thé. On peut remédier à cet inconvénient en mettant un morceau de sucre dans la théière après s'en être servi.

La manière de cnoserver la viande, le lait et le beurre.—Ces aliments devraient être placés dans le compartiment inférieur de la glacière, aussitôt qu'ils arrivent du marché On peut poser la viande sur un plat ; le lait se conserve plus longtemps et n'absorbe point la saveur des autres aliments, s'il est enfermé dans dans un bocal bien fermé. Le beurre devrait toujours être placé dans un bol en grès, si l'on ne possède pas de glacière. Le beurre doit être gardé où l'air ne peut l'atteindre et dans un lieu frais et obscur.

Les fers a repasser.—Les fers à repasser qui sont devenus rugueux à cause de la rouille ou de l'amidon devraient être frottés avec de la cire jaune. Enveloppez un morceau de cire dans un linge. Chauffez le fer et frottez-le vigoureusement avec la cire ; essuyez-le rapidement ensuite avec une grosse toile jusqu'à ce qu'il soit parfaitement lisse.

Taches de fruit ou de vin.—Si l'étoffe tachée est un tissu blanc l'on peut employer l'eau de Javelle, qui possède la propriété de détruire complètement toutes les couleurs végétales. Il ne faut pas la mettre pure en contact avec le tissu, mais en verser un peu sur l'endroit taché, qui sera mouillé à l'avance.

Quant aux étoffes de soie ou de laine, les taches seront facilement enlevées par un lavage à la main, si elles sont fraîches. Dans le cas contraire, elles ne cèderont qu'à un savonnage suivi d'une fumigation d'acide sulfureux, qui, d'ailleurs, ne doit être employé que pour des tissus blancs.

Pour renouveler les baignoires.—Une baignoire, dont l'émail est usé, peut être facilement renouvelée et avec succès, par l'application de l'émail destiné à cet effet. Avant d'employer la peinture, enlevez autant que possible, le vieil émail, en frottant l'intérieur de la baignoire, avec du papier de verre, jusqu'à ce qu'il soit bien lisse. Appliquez ensuite une couche fine de peinture d'émail fraiche. Laissez sécher, pendant douze heures, et recommencez l'opération deux ou trois fois, si le cas l'exige, en ayant soin toutefois de laisser sécher chaque couche avant d'en appliquer une autre. Nous conseillons aux ménagères de ne pas verser d'eau dans la baignoire avant vingt - quatre heures, au moins, et de la remplir d'eau froide en y tenant cette dernière pendant une journée avant de s'en servir.

JOSEPH NOLIN

Chirurgien-Dentiste

531a RUE SAINT-DENIS

MONTRÉAL

CORS-VERRUES-DURILLONS

"ANTIKOR-LAURENCE"



Remède sûr et efficace pour enlever promptement et sans douleur les

Cors, Verrues et Durillons

Energique, Inoffensif et Garanti.

EN VENTE PARTOUT

Envoyé par la poste sur réception du prix **25c. le flacon.**

A. J. LAURENCE, Pharmacien, Montréal.

PLUS DE CORS AUX PIEDS !

UNE FEMME SAGE



devrait étudier tout ce qui a rapport aux maladies particulières à *son sexe* afin de pouvoir les prévenir et les guérir au besoin. On trouvera des informations très importantes dans mon livre que je serai heureuse d'envoyer **GRATUITEMENT** à toute femme qui m'enverra son nom et son adresse. C'est un

LIVRE REMPLI DE BON SENS

écrit par une femme qui a passé une partie de sa vie à étudier ces questions. Je suis positive que vous en serez satisfaite.

ECRIVEZ-MOI AUJOURD'HUI.

Mad. Julia C. RICHARD, Boite 996, Montréal.

CORSETS

DERNIERS MODELES

Importés directement et vendus à des prix modérés. Choix varié. Réparations de corsets faits avec soin. Fournitures, telles que : baleines, aciers de côté, etc., à bon marché.

C. J. GRENIER & CIE, 1613 Ste-Catherine

2me porte de la rue St-Hubert



Montres et Bijoux

Notre assortiment de nouveautés pour le printemps est maintenant complet. Une visite à notre Exposition vous sera avantageuse. . . . .

N. BEAUDRY & FILS

Bijoutiers Opticiens

270 Rue St-Laurent, Montreal

Essayez le Polisseur **CANDO** pour argenterie
Demandez un échantillon.

TÉL. BELL, MAIN 2106.

CREME GERMANDREE

Pour la beauté et l'Hygiène du teint . . . .

EN POUDRE ET EN FEUILLES

Secret de beauté d'un Parfum idéal, d'une adhérence absolue, salutaire et discrète . . . .

A VENDRE

Chez tous les PHARMACIENS

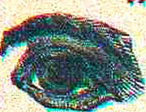


Spécialiste :

BEAUMIER

Médecin et Opticien

A l'Institut d'Optique



EXAMEN des Yeux GRATIS

1854 Ste-Catherine, Coin Cadieux **Montréal**

Est le meilleur de Montréal comme Fabricant et Ajusteur de Lunettes, Lorgnons, Yeux Artificiels, etc., Garantis por bien voir, de loin et de près, et guérison d'Yeux.

AVIS.—MEFIEZ-VOUS ! pas d'agents solliciteurs à domicile pour notre Maison établie et responsable.

Manuel du Journal des Demoiselles

9e édition, considérablement augmentée

Méthodes pour les principaux travaux de dames

Impressions sur étoffes.—Marques du linge. Manière de relever et agrandir les patrons Tapisserie.—Tricot.—Crochet.—Filet.—Dentelles. Macramé.—Augmenté de la Dentelle au fuseau, Des renseignements très détaillés sur la manière de peindre sur toile gobelin, sur satin, sur velours, sur drap ainsi que la Peinture au Vernis Martin, l'enluminure, la Photominiature, etc.

Orné de 500 figures et vignettes

Prix du volume : Broché, Paris 3 fr. Département et Étranger, 3 fr. 75.

Envoyer un mandat de poste à

M. R. Thiéry, 14, rue Drouot

Richard

PHOTOGRAPHE
COIN
STE-CATHERINE
—ET—
ST-HUBERT
MONTREAL

DERNIERES NOUVEAUTES EN PHOTOGRAPHIES

Peinture préparée

Pour en dedans et en dehors, **PEINTURE A PLANCHER**, en petite ou grande quantité, à volonté, **VERNIS**, etc.

Outils de jardins de toutes sortes.

L. J. A. Surveyer

6 RUE ST-LAURENT

MONTREAL

LIBRAIRIE

C. O. Beauchemin & Fils

à responsabilité limitée.

256 RUE ST-PAUL, MONTREAL

NOUVEAUTES

L'OUBLIE, roman canadien, par Laure Conan, Illustrations de M. Auligna, 1 vol. in 12, couverture illustrée 0.75
SIR WILFRID LAURIER, Premier Ministre du Canada, par Henri Moreau, rédacteur au journal "Le Matin" de Paris, 1 vol. avec portrait 0.70
LETTRE SUR L'ILE D'ANTICOSTI, à l'honorable Marc Aurèle Plamondon, par Mgr. Guay, 1 vol. in 8 .... 1.50
LE RAYON. Scènes évangéliques, par M. R. Monlaur, 1 vol. in 12 .... 0.88
ARTICLES ET ETUDES, par l'abbé Elie J. Auclair, 1 vol. in 12 .... 0.75
CONTEURS CANADIENS FRANÇAIS du 19me siècle, par E. Z. Massicotte, 31 contes, 16 auteurs portraits dessinés par Edmond J. Massicotte, 1 vol. in 8 0.50
LA RECREATION en famille, illustré de 185 figures en noir et de planches, hors texte en couleur. 1 vol. in 12 relié 1.00